

La démocratie doit-elle obligatoirement accoucher de la tyrannie ?

écrit par Christine Tasin | 29 septembre 2012



Mon ami et philosophe préféré, Jacques Philarchein, vient de me rappeler un passage fondamental de Platon, lors d'un échange à propos de la fameuse destruction du camp Rom de Marseille, puisque, comme le [rappelle](#) Caroline Alamachère, « dans les « quartchiers » nord de Marseille, c'est un camp de Roms qui a été incendié par des gens de la cité, exaspérés par les nuisances, les vols et la saleté. Le lieu, ainsi que la précision quant au fait que la police aurait laissé faire sans relever d'infraction, laisse deviner que les incendiaires devaient être traités avec toutes les précautions d'usage. On devine la bienveillance qui sous-tend la volonté d'éviter un embrasement des banlieues, bla-bla-bla... Essayez donc, vous, Souchiens de la « communauté nationale », de mettre le feu à un camp de Roms et vous entendrez parler du pays. Là, c'est passé comme une lettre à la Poste. »

« Or çà! mon cher camarade, voyons sous quels traits se présente la tyrannie, car, quant à son origine, il est presque évident qu'elle vient de la démocratie.

– C'est évident.

– Maintenant, le passage de la démocratie à la tyrannie ne se fait-il de la même manière que celui de l'oligarchie à la démocratie.

– Comment?

– Le bien que l'on se proposait, répondis-je, et qui a donné naissance à l'oligarchie, c'était la richesse, n'est-ce pas?

– Oui

– Or c'est la passion insatiable de la richesse et l'indifférence qu'elle inspire pour tout le reste qui ont perdu ce gouvernement.

– C'est vrai, dit-il.

– Mais n'est-ce pas le désir insatiable de ce que la démocratie regarde comme son bien suprême qui perd cette dernière?

– Quel bien veux-tu dire?

– La liberté, répondis-je. En effet, dans une cité démocratique tu entendras dire que c'est le plus beau de tous les biens, ce pourquoi un homme né libre ne saurait habiter ailleurs que dans cette cité.

– Oui, c'est un langage qu'on entend souvent.

– Or donc – et voilà ce que j'allais dire tout à l'heure – n'est-ce pas le désir insatiable de ce bien, et l'indifférence pour tout le reste, qui change ce gouvernement et le met dans l'obligation de recourir à la tyrannie?

– Comment? demanda-t-il.

– Lorsqu'une cité démocratique, altérée de liberté, trouve dans ses chefs de mauvais échantons, elle s'enivre de ce vin pur au delà de toute décence; alors, si ceux qui la gouvernent ne se montrent pas tout à fait dociles et ne lui font pas

large mesure de liberté, elle les châtie, les accusant d'être des criminels et des oligarques.

– C'est assurément ce qu'elle fait, dit-il.

– Et ceux qui obéissent aux magistrats, elle les bafoue et les traite d'hommes serviles et sans caractère; par contre, elle loue et honore, dans le privé comme en public, les gouvernants qui ont l'air de gouvernés et les gouvernés qui prennent l'air de gouvernants. N'est-il pas inévitable que dans une pareille cité l'esprit de liberté s'étende à tout?

– Comment non, en effet?

– Qu'il pénètre, mon cher, dans l'intérieur des familles, et qu'à la fin l'anarchie gagne jusqu'aux animaux?

– Qu'entendons-nous par là? demanda-t-il.

– Que le père s'accoutume à traiter son fils comme son égal et à redouter ses enfants, que le fils s'égale à son père et n'a ni respect ni crainte pour ses parents, parce qu'il veut être libre, que le métèque devient l'égal du citoyen, le citoyen du métèque et l'étranger pareillement.

– Oui, il en est ainsi, dit-il.

– Voilà ce qui se produit, repris-je, et aussi d'autres petits abus tels que ceux-ci. Le maître craint ses disciples et les flatte, les disciples font peu de cas des maîtres et des pédagogues. En général les jeunes gens copient leurs aînés et luttent avec eux en paroles et en actions; les vieillards, de leur côté, s'abaissent aux façons des jeunes gens et se montrent pleins d'enjouement et de bel esprit, imitant la jeunesse de peur de passer pour ennuyeux et despotiques.

– C'est tout à fait cela.

– Mais, mon ami, le terme extrême de l'abondance de liberté qu'offre un pareil État est atteint lorsque les personnes des

deux sexes qu'on achète comme esclaves ne sont pas moins libres que ceux qui les ont achetées. Et nous allons presque oublier de dire jusqu'où vont l'égalité et la liberté dans les rapports mutuels des hommes et des femmes.

– Mais pourquoi ne dirions-nous pas, observa-t-il, selon l'expression d'Eschyle, » ce qui tantôt nous venait à la bouche? «

– Fort bien, répondis-je, et c'est aussi ce que je fais. A quel point les animaux domestiqués par l'homme sont ici plus libres qu'ailleurs est chose qu'on ne saurait croire quand on ne l'a point vue. En vérité, selon le proverbe, les chiennes y sont bien telles que leurs maîtresses; les chevaux et les ânes, accoutumés à marcher d'une allure libre et fière, y heurtent tous ceux qu'ils rencontrent en chemin, si ces derniers ne leur cèdent point le pas. Et il en est ainsi du reste : tout déborde de liberté.

– Tu me racontes mon propre songe, dit-il, car je ne vais presque jamais à la campagne que cela ne m'arrive.

– Or, vois-tu le résultat de tous ces abus accumulés? Conçois-tu bien qu'ils rendent l'âme des citoyens tellement ombrageuse qu'à la moindre apparence de contrainte ceux-ci s'indignent et se révoltent? Et ils en viennent à la fin, tu le sais, à ne plus s'inquiéter des lois écrites ou non écrites, afin de n'avoir absolument aucun maître.

– Je ne le sais que trop, répondit-il.

– Eh bien ! mon ami, repris-je, c'est ce gouvernement si beau et si juvénile qui donne naissance à la tyrannie, du moins à ce que je pense.

– Juvénile, en vérité ! dit-il; mais qu'arrive-t-il ensuite?

– Le même mal, répondis-je, qui, s'étant développé dans l'oligarchie, a causé sa ruine, se développe ici avec plus

d'ampleur et de force, du fait de la licence générale, et réduit la démocratie à l'esclavage; car il est certain que tout excès provoque ordinairement une vive réaction, dans les saisons, dans les plantes, dans nos corps, et dans les gouvernements bien plus qu'ailleurs.

– C'est naturel.

– Ainsi, l'excès de liberté doit aboutir à un excès de servitude, et dans l'individu et dans l'État.

– Il le semble, dit-il.

– Vraisemblablement, la tyrannie n'est donc issue d'aucun autre gouvernement que la démocratie, une liberté extrême étant suivie, je pense, d'une extrême et cruelle servitude.

– C'est logique. »

PLATON,

République, VIII (passage sur le processus de transition entre démocratie et tyrannie)

On pourrait aussi rappeler ces vers de Ronsard

France de ton malheur tu es cause en partie,
Je t'en ai, par mes vers, mille fois avertie.
Tu es marâtre aux tiens, et mère aux étrangers
Qui se moquent de toi quand tu es en danger,
Car la plus grande part des étrangers obtiennent
Les biens, qui à tes fils, justement appartiennent.

Pierre de Ronsard (1524 -1585) *Discours à G. des-Autels*